

n° 1-27
1979
Divers

Production pastorale et société/Pastoral production and society. Sous la direction de l'Equipe écologie et anthropologie des sociétés pastorales. Cambridge, Cambridge University Press et Paris, Editions de la Maison des Sciences de l'Homme, 1979, xii-493 p., index, tabl., cartes.

Cet ouvrage rassemble 29 contributions au colloque international sur le pastoralisme nomade, qui s'est tenu à Paris en décembre 1976 à l'initiative de l'Equipe écologie et anthropologie des sociétés pastorales. Cette équipe, abritée par la M.S.H. au sein du Groupe "Ecologie et sciences humaines", comprend huit chercheurs anthropologues, la plupart appartenant au CNRS. L'idée de travailler sur un ensemble de sociétés comme celui des Pasteurs nomades remonte déjà à plusieurs années (voir par exemple Digard 1973)*, et deux colloques internationaux avaient précédé celui de 1976. Il est clair qu'ethnologues et sociologues cherchent actuellement à dépasser les anciens découpages un peu arbitraires, comme celui en aires culturelles, pour réunir leurs efforts sur des regroupements de sociétés qui se prêtent mieux, peut-être, à l'analyse comparative. Deux autres exemples sont ceux des chasseurs-cueilleurs et des sociétés paysannes.

Il est particulièrement difficile de présenter en quelques lignes le contenu de 29 contributions denses et diverses. D'autant que les plus importantes d'entre elles s'insèrent dans une problématique déjà très élaborée, ce qui rend leur lecture assez ardue pour le profane. Il en est ainsi, en particulier, des articles qui traitent des systèmes segmentaires ou à classes d'âge. Bien qu'il soit difficile au profane d'en juger, il semble évident que la somme d'informations et d'idées réunies sur ces thèmes dans P.P.S. est considérable. ce qui promet à l'ouvrage un succès réel et mérité auprès des spécialistes.

Je ne crois pas nuire à ce succès, assurément justifié, en adoptant ici un point de vue délibérément critique. D'autres, plus qualifiés que moi, ne manqueront pas de dire dans le détail tout ce qui fait de P.P.S. un ouvrage utile et novateur. C'est auprès d'eux qu'il faudra rechercher les éléments d'un jugement équilibré et objectif. Je n'ai ici aucune prétention à l'impartialité. Simplement, il me semble que la portée de l'ouvrage aurait été ~~beaucoup~~ plus grande si ce que je crois être deux erreurs de méthode n'avaient présidé à sa conception. Et si j'ai choisi ici d'insister sur ces erreurs, c'est parce qu'elles me paraissent actuellement gagner du terrain dans les milieux anthropologiques, au risque peut-être de conduire à l'impasse une partie des développements auxquels nous assistons aujourd'hui.

* Article paru dans les Annales

La première erreur, c'est d'avoir intitulé Production pastorale et société un livre où il n'est pratiquement pas question d'économie! C'est un détail, m'objectera-t-on peut-être. Je n'en suis pas si sûr. Car il me paraît paradoxal de se servir d'un critère techno-économique pour délimiter un ensemble de sociétés, pour ensuite renoncer complètement à pousser plus avant l'analyse techno-économique des sociétés en question. Comment, par exemple, peut-on parler indifféremment de "troupeau" sans prendre en compte les techniques spécifiques de production et d'utilisation des produits animaux qui lui donnent sa signification et sa valeur? Comme on reconnaît l'arbre à ses fruits, on reconnaît le troupeau à ses produits. Or, les différences culturelles dans l'utilisation de l'animal sont immenses. S'il est légitime de distinguer entre sociétés qui pratiquent pastoralisme et nomadisme et celles qui ne les pratiquent pas, comment peut-il l'être de ne pas distinguer entre sociétés qui connaissent et sociétés qui ignorent le tissage (donc la laine), la fabrication des fromages, ^{celle des} boissons fermentées à base de lait, le bât, l'attelage et le véhicule, la monte, les courses ou les combats d'animaux et les paris qui les accompagnent, etc. etc.? L'habitation, cet élément si essentiel de socialisation, dépend deux fois des techniques d'utilisation de l'animal chez les nomades: par le tissage (tentes, couvertures, tapis...) et par le transport. Quelle commune mesure y a-t-il entre la yourte asiatique, durable, transportable, représentant déjà un capital important, et l'abri plus ou moins temporaire de tels ou tels nomades d'Afrique orientale? L'impasse faite sur tout cela est d'autant plus surprenante que plusieurs des organisateurs nous ont donné *par ailleurs* d'importants travaux de technologie. Il se trouve même un des contributeurs, Gudrun Dahl, pour exhorter ses collègues à prendre l'écologie au sérieux. "L'écologie, ajoute-t-elle, ne prend son sens qu'à la lumière d'une technologie spécifique..." Comment ne pas regretter que sa voix n'ait pas été davantage entendue? Il faut ici avertir le lecteur que le thème qui a eu manifestement la prédilection des organisateurs et des auteurs de P.P.S., c'est l'émergence des inégalités sociales, des classes et de l'Etat dans les ~~conditions spécifiques~~ sociétés pastorales nomades. Ce choix était parfaitement légitime. Mais alors, pourquoi le dissimuler ainsi derrière un alibi économique?

Peut-être est-ce la seconde erreur qui va nous aider à comprendre la première. "Ce colloque... n'a pas été organisé dans le but d'explorer un champ empirique; il résulte plutôt du désir de ses organisateurs de

développer des questions théoriques soulevées par leur projet d'étudier la spécificité socio-économique des sociétés pastorales": telle est la première phrase de l'Introduction à P.P.S. Le volontarisme théorique qui s'y exprime évoque irrésistiblement le scientisme ~~généralisé~~ d'un Auguste Comte ou d'un Durkheim. Mais il s'appuie sur une dichotomie entre le théorique et l'empirique qui, elle, est bien actuelle, et qui témoigne d'une conception bizarrement tronquée de la méthode scientifique. On la retrouve tout au long de l'ouvrage, dans l'emploi d'expressions comme "faits empiriques", "données empiriques", etc. On pourrait ne voir là qu'une simple redondance, un tic de langage, une mode passagère. Le problème est, à mon sens, beaucoup plus profond, et c'est pourquoi je crois devoir y insister quelque peu.

Il y a plusieurs raisons pour rejeter cette opposition entre l'empirique et le théorique. La première, comme nous le rappelle opportunément Godelier (in L'Homme, 1978, 18, 3-4: 156), c'est que l'empirisme est une théorie: "l'empirisme... suppose que l'ordre visible des faits en montre par lui-même les raisons d'être." La seconde, c'est qu'il n'y a pas de faits empiriques. Le croire, c'est croire qu'ils peuvent exister, immuables, opaques, en dehors de toute théorie: c'est oublier que celle-ci intervient d'abord dans l'observation, on peut même dire dans la production des faits. Il n'y a pas plus de faits sans théorie qu'il n'y a de théorie sans faits. Ce sont les notions que nous avons des faits qui peuvent être empiriques, et qui le sont souvent, inévitablement, dans une science aussi jeune que l'anthropologie. La véritable opposition, si l'on tient à en faire une, c'est entre notions empiriques et concepts scientifiques qu'elle doit se situer. M. Abélès a raison de remarquer, à la fin de sa contribution, qu'il faudrait "renoncer à des notions empiriques telles que la 'royauté sacrée' qui ne font que refléter l'idéologie des sociétés investiguées" - et, ajouterai-je, de la nôtre. Mais comment ne pas voir que le pastoralisme nomade est lui-même une notion empirique? Et s'il n'est pas illégitime de l'utiliser, provisoirement et faute de mieux, comment ne pas voir qu'un problème comme celui de la "spécificité" des sociétés pastorales nomades ne peut être que purement verbal? Il est honorable d'avoir des ambitions théoriques - quel chercheur n'en a pas? Mais quelle illusion ~~dangereuse~~ ~~est-ce~~ de croire qu'il suffit d'en avoir le désir pour sortir de l'empirisme qui est notre point de départ à tous!